

**BREVET DE TECHNICIEN SUPÉRIEUR**  
**TOUTES SPÉCIALITÉS**

**CULTURE GÉNÉRALE ET EXPRESSION**

**SESSION 2017**

---

**Durée : 4 heures**

---

**Aucun matériel n'est autorisé.**

**Dès que le sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.  
Le sujet comporte 8 pages, numérotées de 1 à 8.**

## Je me souviens

### **PREMIÈRE PARTIE : SYNTHÈSE (/ 40 points)**

Vous rédigerez une synthèse objective, concise et ordonnée des documents suivants :

**Document 1** : « Le droit à l'oubli ou la liberté de se souvenir », *L'Express*, propos recueillis par Isabelle LORTHOLARY, 6 septembre 2013.

**Document 2** : *Les formes de l'oubli*, Marc AUGÉ, Éditions Payot et Rivages, 1998.

**Document 3** : *Rien ne s'oppose à la nuit*, Delphine DE VIGAN, Éditions Jean-Claude Lattès, 2011.

**Document 4** : « Mémoire-Arbre » : Alain LIEURY, *Le Livre de la Mémoire*, Éditions Dunod, 2013.

### **DEUXIÈME PARTIE : ÉCRITURE PERSONNELLE (/ 20 points)**

Selon vous, faut-il oublier pour aller de l'avant ?

Vous répondrez à cette question d'une façon argumentée en vous appuyant sur les documents du corpus, vos lectures et vos connaissances personnelles.

## DOCUMENT 1

*Cet entretien réunit Laure Adler romancière et le psychanalyste Simon-Daniel Kipman qui dans son dernier essai, prône les vertus de l'oubli.*

### **Pourquoi, paradoxalement, sommes-nous si peu enclins à oublier ?**

**Simon-Daniel Kipman** : Peut-être parce que nous associons assez systématiquement l'oubli à la vieillesse. Ou à son contraire, c'est-à-dire à la petite enfance. L'oubli est généralement synonyme d'inconscience, de sénilité, donc de vide, de lacune. Alors qu'en réalité l'oubli est un mécanisme de défense formidable contre l'angoisse. Ou plus exactement : contre l'excès d'émotion, qui, lui, peut engendrer de l'angoisse.

**Laure Adler** : L'oubli est donc une force positive ?! Voilà une idée qui me plaît et que je trouve jubilatoire : personnellement, quand j'oublie quelque chose, j'ai l'impression de perdre pied et que ce que j'ai oublié va prendre de plus en plus de place. Que je vais me retrouver dans un paysage complètement désertique où je n'aurai pas mon mot à dire sur ma propre mémoire. Et je convoque alors toute ma puissance intellectuelle pour retrouver ce petit bout de bloc qui s'est égaré. À ce moment-là, pour moi, l'idée de perdre est insupportable. Ma vie est hantée par l'oubli.

**S.-D. K.** : Mais ce qui est systématiquement insupportable et douloureux, ce n'est pas l'oubli, c'est la sensation d'avoir oublié ! Cette sensation nous vient toujours de l'extérieur : quelque chose nous fait comprendre qu'on a oublié. Alors l'idée de lacune est atroce. Quelque chose n'est plus maîtrisé. Lorsque j'ai commencé à faire de la psychiatrie, on pratiquait beaucoup les électrochocs – on en refait, d'ailleurs –, qui entraînaient une perte de connaissance et de conscience. Or, ce qui faisait souffrir les patients, c'était d'ignorer ce qui avait pu se passer pour eux pendant ces séances dont ils ne gardaient aucun souvenir mais que tout leur rappelait au réveil. Il y avait eu "quelque chose" et ce quelque chose manquait.

**L. A.** : Je crois que l'oubli menace notre intégrité. Nous en tant que totalité. Quand on oublie, on a l'impression d'être morcelé. Que notre être au monde va se fragmenter de manière encore plus importante et que cela va nous conduire à la ruine.

**S.-D. K.** : Mais, sans oubli, nous ne pourrions pas vivre ! C'est l'oubli qui nous permet la disponibilité à la découverte, à l'invention, à la surprise, à la création. À tous les niveaux : en politique, dans le domaine scientifique et artistique, et au quotidien. En amour, c'est l'oubli qui permet de redécouvrir tous les matins la personne à côté de laquelle on dort et de l'aimer encore, voire plus et mieux. Si on n'oubliait pas, il serait impossible d'aimer dans la durée.

.../...

<b>BREVET DE TECHNICIEN SUPÉRIEUR – TOUTES SPÉCIALITÉS</b>		<b>SESSION 2017</b>
<b>Culture Générale et Expression</b>	<b>CULTGEN – PF</b>	Page 3 sur 8

## **Pourquoi certains oublis sont-ils complets, et d'autres partiels et temporaires ?**

35 **S.-D. K.** : Puisque l'oubli est un mécanisme de défense contre l'excès d'émotion, si l'émotion est trop forte, il y a « sidération ». Au vrai sens du terme, on est sidéré, aucune image ne subsiste dans notre mémoire : l'oubli est total, le refoulement est primaire, impossible de rien retrouver, aucune construction n'est possible, aucun souvenir. Mais, la plupart du temps, une partie de l'émotion demeure, il reste quelques bribes : c'est l'oubli partiel, le plus fréquent. Les traces effacées sont là et nous habitent.

**L. A.** : J'ai une question : peut-on parvenir à oublier quelque chose volontairement ? Il y a des tas de souvenirs qui s'accrochent à moi et dont j'aimerais pouvoir me débarrasser...

45 **S.-D. K.** : Non, on ne peut pas oublier volontairement. Vouloir oublier quelque chose, c'est y penser encore plus. Constatez : vous voulez oublier quelqu'un que vous détestez, et vous voilà obnubilé par cette personne. On peut vouloir effacer, mais c'est autre chose...

**L. A.** : Peut-être l'analyse permet-elle d'oublier ce qu'on aimerait oublier : à partir du moment où c'est énoncé sur le divan du psychanalyste, ça se dépose autrement, non ?

55 **S.-D. K.** : Autrement, oui, justement ! Le maître mot, ce n'est pas oubli, refoulement ou mémoire, mais transformation et élaboration. Tout se transforme. Les rares interventions et interprétations que se permet l'analyste à l'écoute des paroles de son patient sur le divan ne servent pas à dire une vérité, mais à suggérer ceci : ce que vous me racontez, je peux l'entendre et le penser autrement, mais vous, qu'allez-vous en faire ? Cela donne une place à l'élaboration d'une nouvelle histoire.

**Dans votre livre, Simon-Daniel Kipman, vous expliquez qu'il ne servirait à rien d'essayer de lutter contre l'oubli car nous y sommes voués.**

60 **S.-D. K.** : Oui, car notre cerveau n'a pas la capacité de tout garder. Si on compare la somme de tout ce qu'on a oublié par rapport à tout ce dont on se souvient, c'est énorme. Nous oublions l'essentiel. On oublie tout le temps, on se souvient d'un tout petit nombre de choses. Et les souvenirs en tant que tels n'existent pas, nous les construisons et nous les composons à partir des bribes et des traces. Ils évoluent avec le temps ; nous ne gardons pas toujours le même souvenir d'un même événement au fil du temps... [...]

.../...

**Écrire sur les absents et ceux que nous avons aimés, n'est-ce pas une manière d'entretenir sa nostalgie ?**

70 **L. A.** : Mais nous sommes tous perclus<sup>1</sup> de rhumatismes mémoriels ! Nous sommes tous hantés par le passé. Pourtant je ne crois pas être si nostalgique que cela : je suis dans le présent et dans l'avenir !

**S.-D. K.** : On ne peut pas se libérer complètement du passé. Mais laissons-nous respirer, donnons-nous des marges, autorisons-nous l'oubli, ne nous figeons pas dans le souvenir, qui est forcément une répétition. Passer sa vie à répéter, c'est être immobile. Une sorte de mort psychique.

75 **L. A.** : L'oubli, comme la possibilité nouvelle de respirer et de vivre. C'est cela : oublier, c'est avancer.

« Le droit à l'oubli ou la liberté de se souvenir », *L'Express*,  
propos recueillis par Isabelle LORTHOLARY, 6 septembre 2013

---

<sup>1</sup> Entièrement ou partiellement paralysés

## DOCUMENT 2

Il est bien évident que notre mémoire serait vite « saturée » si nous devions conserver toutes les images de notre enfance, en particulier celle de notre toute première enfance. Mais c'est ce qui reste qui est intéressant. Et ce qui reste – souvenirs ou traces, nous allons y revenir –, ce qui reste est le produit d'une érosion par l'oubli. Les souvenirs sont façonnés par l'oubli comme les contours du rivage par la mer. [...]

L'océan, durant des millénaires, a poursuivi, aveuglément, son travail de sappe et de remodelage : le résultat (un paysage) doit bien dire quelque chose, à ceux qui savent le lire, des résistances et des faiblesses du rivage, de la nature de ses roches et de ses sols, de ses failles et de ses fractures, que sais-je ?... Quelque chose aussi, naturellement, des poussées de l'océan ; mais la force et le sens de ces dernières dépendent aussi des formes du relief sous-marin – ce prolongement du paysage terrestre... Quelque chose donc, au total, de la complicité entre la terre et la mer, qui ont contribué toutes deux au long travail d'élimination dont le paysage actuel est le résultat. Pour que la métaphore marine soit à peu près pertinente, il faudrait évoquer plus particulièrement ces paysages éclatés où, comme sur les côtes du nord de la Bretagne ou dans la mer de Chine, des fragments terrestres – îlots, amas rocheux, brisants – semblent s'être répandus sur la mer d'une manière telle que le regard du profane, aujourd'hui, ne peut pas plus ignorer leur air de famille que reconstituer leur cohérence perdue.

L'oubli, en somme, est la force vive de la mémoire et le souvenir en est le produit.

Reste à s'interroger sur la nature et la qualité du souvenir ainsi produit. Les souvenirs d'enfance s'apparentent à des souvenirs-images : présences fantomatiques qui hantent, parfois légèrement, parfois avec plus d'insistance, l'ordinaire de notre existence, paysages ou visages disparus que nous retrouvons aussi parfois, fugitivement, dans nos rêves, détails incongrus, surprenants par leur insignifiance apparente. C'est une expérience étrange et décevante que de partir à la recherche de son plus ancien souvenir. Car il est rare que nous nous contentions de laisser venir à nous les images sans essayer – avec l'aide d'un autre lorsque c'est encore possible – de les dater, de les situer, de les relier, bref d'en faire un récit.

Dès qu'on prend le risque de mettre les « souvenirs » en récit, on court celui de ne plus jamais se souvenir que du premier récit ou de ceux qui l'auront suivi, apportant leur ordre et leur clarté à ce qui n'était d'abord qu'impressions confuses et singulières. L'ennui, avec les souvenirs d'enfance, c'est qu'ils sont bientôt remodelés par les récits de tous ceux qui les prennent en charge : parents ou amis qui les intègrent à leur propre légende.

Marc AUGÉ, *Les formes de l'oubli*, 1998

<b>BREVET DE TECHNICIEN SUPÉRIEUR – TOUTES SPÉCIALITÉS</b>		<b>SESSION 2017</b>
<b>Culture Générale et Expression</b>	<b>CULTGEN – PF</b>	Page 6 sur 8

### DOCUMENT 3

*Après la mort tragique de sa mère Lucile, la narratrice entreprend une enquête au cœur de la mémoire familiale jalonnée de drames et de secrets enfouis.*

Pour écrire ces pages, j'ai relu dans leur continuité quelques cahiers du journal que j'ai longtemps tenu, sidérée par la précision avec laquelle j'ai consigné, presque chaque jour et pendant plusieurs années, les événements les plus marquants, mais aussi les anecdotes, les soirées, les films, les dîners, les conversations, les questionnements, les plus infimes détails, comme s'il me fallait garder trace de tout cela, comme si je refusais que les choses m'échappent.

Le fait est que j'ai oublié une bonne partie de ce qui est contenu dans ces lignes, dont ma mémoire n'a gardé que le plus saillant et quelques scènes plus ou moins intactes, tandis que le reste a été, depuis longtemps, englouti par l'oubli. À la lecture de ces récits, c'est cela d'abord qui me frappe, cette élimination naturelle ordonnée par nos organismes, cette capacité que nous avons de recouvrir, effacer, synthétiser, cette aptitude au tri sélectif, qui sans doute permet de libérer de l'espace comme sur un disque dur, de faire place nette, d'avancer. À la lecture de ces pages, au-delà de Lucile, j'ai retrouvé ma vie d'étudiante, mes préoccupations de jeune fille, mes émotions amoureuses, mes amis, ceux qui sont toujours là et ceux que je n'ai pas su garder, les fulgurances de leur conversation, leurs élans festifs, l'admiration sans limite que j'éprouvais pour eux, la joie et la reconnaissance de les avoir près de moi. [...]

Quoi que je dise et fanfaronne, il y a une douleur à se replonger dans ces souvenirs, à faire resurgir ce qui s'est dilué, effacé, ce qui a été recouvert. À mesure que j'avance, je perçois l'impact de l'écriture (et des recherches qu'elle impose), je ne peux ignorer le facteur majeur de perturbation que celle-ci représente pour moi. L'écriture me met à nu, détruit une à une mes barrières de protection, défait en silence mon propre périmètre de sécurité. Fallait-il que je me sente heureuse et forte et assurée pour me lancer dans pareille aventure, que j'aie le sentiment *d'avoir de la marge*, pour mettre ainsi à l'épreuve, comme si besoin en était, ma capacité de résistance.

À mesure que j'avance, il me tarde de revenir au présent, d'en être plus loin, de remettre les choses à leur place, dans les dossiers, dans les cartons, de redescendre ce qui doit l'être à la cave.

Delphine DE VIGAN, *Rien ne s'oppose à la nuit*, 2011

## DOCUMENT 4



« Mémoire –Arbre »  
Alain LIEURY, *Le Livre de la Mémoire*, 2013